

Pour parler encore de la langue

La mèche courte : le français, la culture et la littérature, de Gilles Pellerin, L'instant même, 141 p.

Speak What, suivi d'une analyse de Lise Gauvin, de Marco Micone, VLB éditeur, « Poésie », 32 p.

Catherine Leclerc

Number 188, January–February 2003

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/18097ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Spirale magazine culturel inc.

ISSN

0225-9044 (print)

1923-3213 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Leclerc, C. (2003). Pour parler encore de la langue / *La mèche courte : le français, la culture et la littérature*, de Gilles Pellerin, L'instant même, 141 p. / *Speak What*, suivi d'une analyse de Lise Gauvin, de Marco Micone, VLB éditeur, « Poésie », 32 p. *Spirale*, (188), 35–36.

POUR PARLER ENCORE DE LA LANGUE

LA MÈCHE COURTE : LE FRANÇAIS, LA CULTURE ET LA LITTÉRATURE de Gilles Pellerin

L'instant même, 141 p.

SPEAK WHAT, SUIVI D'UNE ANALYSE DE LISE GAUVIN de Marco Micone

VLB éditeur, « Poésie », 32 p.

AU QUÉBEC, la situation linguistique est depuis longtemps un sujet inépuisable de préoccupation et de réflexion. Elle fait l'objet de prises de positions tant esthétiques que politiques; elle est source d'inconfort aussi bien que d'invention. C'est ce que la critique Lise Gauvin a appelé la « surconscience linguistique » québécoise. De cette surconscience, *Speak White* de Michèle Lalonde est l'une des manifestations les plus célèbres. Le poème de Lalonde dénonçait, tout en la mimant, la diglossie qui, à l'époque de sa parution, faisait du français une langue dominée par l'anglais. Créé en 1968 à l'occasion des spectacles *Poèmes et chants de la résistance* (qui visaient à appuyer les Pierre Vallières et autres indépendantistes alors en prison), repris lors de la *Nuit de la poésie* en 1970, puis publié en 1974, il est devenu depuis à la fois un classique de la littérature de langue française et un étendard des revendications nationalistes québécoises. *Speak White* a aussi servi d'inspiration à Marco Micone puisque celui-ci, en 1989, faisait paraître *Speak What*, véritable réécriture du poème de Lalonde par laquelle s'annonçait une refonte de la problématique linguistique. Avec *Speak What*, Micone intervenait dans le débat sur la langue à la fois sur le mode de la déférence (reconnaissant à la littérature québécoise un rôle essentiel de référence culturelle) et sur celui du différend. Selon Lise Gauvin, une page de l'histoire du Québec venait alors d'être tournée.

Douze ans plus tard, la réflexion sur la langue et la surconscience dont elle fait l'objet ne semblent pas près de s'amenuiser. En témoigne la réédition récente de *Speak What*, augmentée d'une introduction de l'auteur et d'une analyse de Lise Gauvin. En témoigne également *La mèche courte*, un livre qui regroupe divers textes souvent polémiques, et dans lequel Gilles Pellerin prend à son tour position sur des sujets touchant la langue, la culture et la littérature au Québec. Sur ces questions, Pellerin avoue avoir « la mèche courte » — d'où le titre de l'ouvrage à l'écriture vive et amoureuse, où il se fait entendre haut et fort au triple titre de professeur de littérature, d'éditeur et de citoyen. Pellerin s'attaque à ce qu'il perçoit être des lieux communs du discours québécois. Ces lieux communs, il les attribue à

une série d'interlocuteurs fantomatiques souvent désignés par « on », qui lui permettent incidemment d'adopter une position défensive — « position de réfutation perpétuelle dans laquelle, affirme-t-il, je suis confiné ». Ainsi : « L'on voudrait parfois me convaincre que le français est [...] condamné à mort »; « Il m'a semblé parfois que father ne trouvait pas son exacte traduction dans père [...] ». La solution qu'on avance : ne garder que father [...] »; « Le français n'est plus à la mode [...] »; etc.

Une vision romantique de la langue

Aux lieux communs qu'il dénonce, Pellerin oppose un plaidoyer étonnamment familier aux oreilles québécoises. La position qu'il défend, en effet, doit beaucoup aux conceptions de la langue et de l'identité héritées du romantisme allemand — et passées depuis dans la culture populaire de maints États-nations. Pour Pellerin comme pour les Romantiques, la langue incarne l'âme de la nation, que les citoyens, et en particulier les écrivains, ont pour tâche d'exprimer et d'enrichir : « [...] un triangle se dessinait, réunissant indissociablement langue, culture et littérature. À la pointe du triangle, l'identité, l'intégrité, la pleine existence. » Et encore : « Par la langue, une culture se distingue d'une autre. » Il s'agit d'une conception qui suscite une faveur particulière au Québec. Aux aspirations des années soixante et soixante-dix, le modèle romantique répondait admirablement en proposant un ordre du monde qu'il fallait faire advenir, au nom de la fidélité à soi-même. Aujourd'hui, tout en veillant de plus en plus à donner à l'usage du français une dimension civique plutôt qu'ethnique, l'État continue de promouvoir activement l'idéal romantique. La passion lyrique pour la langue, la nécessité de lui prêter allégeance, trouvent place jusque dans ses publicités télévisées. Et plusieurs rapports gouvernementaux énoncent explicitement le principe selon lequel en cherchant à protéger la langue, c'est aussi l'identité nationale québécoise et sa culture qu'on cherche à protéger.

Dans son versant le plus rigide, le modèle romantique se réduit à l'affirmation de prétendues évidences qu'il faut pourtant défendre. Le texte

de Pellerin n'est pas exempt de telles crispations : « La langue me traverse de part en part. Le français. »; « Je ne veux pas des limbes comme patrie! »; « [...] je suis moi. [...] Je n'ai pas l'intention que ça change. » Le modèle romantique trace de strictes frontières entre les cultures de manière à les comparer les unes aux autres, à retenir le meilleur de chacune, et à assurer la prééminence de la culture nationale. Pellerin assure cette prééminence en joignant à sa défense du français une attaque contre la « langue du hamburger », contre « le choix de prénoms à l'anglaise (assortis d'une orthographe tarabiscotée) », contre l'utilisation dans la publicité francophone du mot « fun » — attaque qu'il nuance en célébrant de grands noms de la littérature américaine tels Melville et Updike.

En même temps, la vision romantique de l'identité dépasse ce versant rigide. Et Pellerin semble faire le pari qu'au lieu de rejeter le modèle romantique, il vaudrait mieux, en fait, s'y soumettre plus à fond. Il suggère qu'il n'est pas suffisant de s'inspirer de l'association romantique canonique entre langue, culture, identité et nation. Selon lui, il faut aussi redonner sa place à l'exigence romantique — et humaniste — de « fréquenter la langue dans ses moments de grandeur », de se découvrir et de s'enrichir soi-même en puisant dans l'héritage culturel auquel la langue nationale donne accès : « J'aimerais qu'on reconnaisse à la littérature le rôle immense qu'elle peut jouer dans l'enrichissement des âmes. [...] S'il fallait que nous ayons oublié que la littérature suscite auprès des jeunes des interrogations affolantes, passionnantes, et qu'elle contribue à la connaissance de leur culture (celle du pays, celle de la langue) et à l'édification de leur mythe personnel ».

C'est là sans doute l'aspect le plus stimulant du discours de Pellerin. Il faut l'entendre savourer un mot aussi banal que « jaune » et s'extasier de sa richesse sémantique, ou inciter les étudiants à lire des livres plutôt que des extraits de textes. Il faut le voir puiser avec aisance dans un bassin littéraire qui va de Rabelais à Anne Hébert, de Gérard Godin à Jules Laforgue, sans oublier Gaston Miron, Verlaine et Germaine Guèvremont. Il faut l'entendre encore réclamer (mais à qui?) le droit de jouir

de plusieurs états, historiques et actuels, du français.

Il est dommage, cependant, qu'en s'attaquant au déséquilibre bien réel entre les espaces francophone et anglophone, Pellerin en reste trop souvent, et jusque dans ses procédés stylistiques, aux dénonciations faites par Lalonde dans *Speak White*, il y a plus de trente ans : « Ah! combien we'd spoken English alors! ». La lutte pour le français telle qu'il l'entreprit s'effectue au nom d'une diversité qui s'étend au-delà de l'espace francophone : « Le temps "renfréitit", cela n'empêche pas le temps de "refroidir" ailleurs et ici. Ni to get cold. XO ____ée ____à _____. Une nuance se perdrait, une couleur. » Cette approche semble peu apte, par contre, à éclairer les enjeux de la diversité de l'espace francophone et plurilingue qu'est le Québec.

Pellerin donne parfois l'impression que la configuration identitaire qu'il préconise a besoin pour exister d'être contestée. Dans son texte, il est question d'anglophones à qui « les mots "bonjour" [...] et "merci" [...] causent des brûlures d'estomac », ou des « galaxies différentes » où logent les littératures canadienne et québécoise. Nulle mention n'y est faite, par contre, des auteurs anglo-québécois dont les œuvres regorgent de références au français. De même, si on trouve sans s'étonner dans *La mèche courte* un renvoi au *Speak White* de Lalonde, on est déçu que le poème de Micone en soit absent.

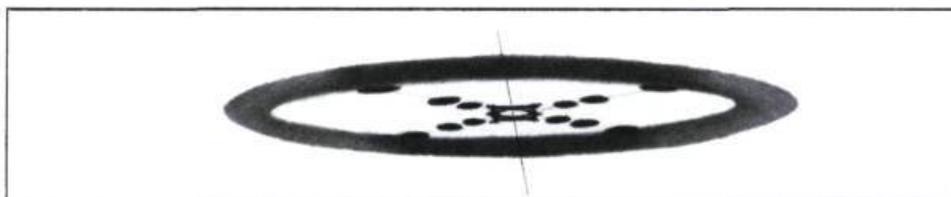
Pour un renouvellement du débat sur la langue

« Nous sommes cent peuples venus de loin/pour vous dire que vous n'êtes pas seuls », répliquait Micone à Lalonde et au peuple dont elle se faisait la porte-parole. En répondant ainsi au « nous savons que nous ne sommes pas seuls » de *Speak White*, il indiquait que le Québec francophone peut compter sur la solidarité de ses nouveaux arrivants, sur leur ouverture à ses particularités. Mais il signalait tout autant que les vieilles préoccupations et insécurités qui caractérisent son univers culturel (que Lalonde cherchait déjà à transcender en évoquant un Québec solidaire d'autres peuples opprimés) ne peuvent plus à elles seules occuper la scène identitaire.

Dans son introduction intitulée « Apprivoiser Babel », Micone propose une relation entre langue, culture, nation et identité qui, sans cesser de reconnaître au français son importance, s'éloigne des adéquations romantiques : « La langue n'est pas une religion. Celle-ci est exclusive : on ne peut être à la fois musulman et catholique; on peut par contre parler et écrire plusieurs langues et accorder à chacune une certaine — ou égale — importance du point de vue de l'identité. Ce n'est que dans la sphère publique que la langue véhiculaire, quelle qu'elle soit, peut, en toute légitimité, en éclipser d'autres pour des raisons de cohésion sociale ou de survie comme dans le cas du Québec [...]. » Micone fait aussi remarquer que la complexité linguistique et identitaire qui



D.S. '91



D.S. '91

David Tomas, *How to Hang Upside Down from Someone Else's DNA*, 1993, mine de plomb et crayon de couleur sur papier/épreuve photonumérique

caractérise l'expérience migrante rejoint à bien des égards celle de maints Québécois de longue date : « Chez le polyglotte, chacune des langues contribue à la constitution de son identité complexe dont les langues ne sont qu'une composante. Cela vaut également pour les nombreux Québécois d'héritage canadien-français maîtrisant le français et l'anglais. Ils n'ont pas que le français comme langue identitaire. »

Il ne s'agit pas, sous la plume de Micone, d'avaliser un recul du français sous prétexte que « l'air du temps est au métissage », comme le craint Pellerin. Au contraire, et Gauvin le relève, l'usage du français va davantage de soi dans le poème de Micone que dans celui de Lalonde; *Speak What* montre aussi le chemin parcouru depuis *Speak White*. « On a récemment soulevé devant moi le malaise dans lequel je pourrais plonger certains concitoyens en parlant de ma "langue maternelle", sous prétexte qu'au Québec nous ne sommes pas tous nés d'une mère francophone et que l'épithète de ce fait deviendrait discriminatoire », écrit Pellerin.

Devant cette complexification de la notion de langue maternelle qui n'exclut pourtant pas l'affirmation du français, il réplique avec humour qu'il ne « tolère pas que l'on porte atteinte à [sa mère] la petite Bédard de Saint-Marc-des-Carières ». Mais est-ce vraiment lui porter atteinte que de lui démontrer, ainsi que le fait Micone dans toute l'ambivalence de son assertion, qu'elle n'est pas seule? On s'attendrait aujourd'hui à ce que le débat sur la langue, tout en continuant de nous passionner, se déleste quelque peu du sentiment de persécution qui lui a longtemps été attaché. Il y a encore beaucoup à découvrir de cette proposition complexe, audacieuse et bien ancrée qui consiste à vivre en français au Québec. Le rôle des autres langues dans une telle aventure (y compris et peut-être surtout l'anglais) ne demande qu'à être, lui aussi, étudié dans toute sa complexité. À quand le prochain point tournant de l'exploration?

CATHERINE LECLERC